Revue de recherche en civilisation américaine

4 | 2013
Le catch et...

Editorial

Nicolas Labarre et Nathalie Jaeck

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/rrca/585
ISSN : 2101-048X

Éditeur
David Diallo

Référence électronique
Nicolas Labarre et Nathalie Jaeck, « Editorial », *Revue de recherche en civilisation américaine* [En ligne], 4 | 2013, mis en ligne le 27 décembre 2013, consulté le 01 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/rrca/585

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

Editorial

Nicolas Labarre et Nathalie Jaeck

1 Il semble impossible de parler du catch sans évoquer « Le monde où l'on catche », le texte que lui avait consacré Roland Barthes, dans ses *Mythologies* en 1957. Le début de l'article, abondamment cité jusque dans ce numéro, affirme : « La vertu du catch, c'est d'être un spectacle excessif[1] ». De fait, le catch est une figure de l'excès. Objet qui se dérobe, il excède d'abord toutes les catégories, ni tout à fait un sport (les catcheurs sont indiscutablement des athlètes mais ils sont engagés dans un combat privé de l'incertitude de son issue), ni tout à fait un sport de combat (le catch vise à mettre en scène tout ce que le sport de combat précisément rejette, la ruse ou la combine, la traîtrise), ni plus tout à fait un numéro de cirque, d'où il semble provenir. Il ne peut non plus se réduire complètement à un produit marketing. Il excède également, d'une manière tout à fait intéressante, les limites du ring : d'une part le catch a un besoin crucial de public – contrairement à un match de tout autre sport, sans public il n'y a pas de représentation possible, d'autre part les combats se prolongent souvent au-delà des limites physiques du ring, les combattants sont projetés hors du ring, les combats continuent jusque dans les gradins, voire les vestiaires. Cet excès spatial se double d'un excès temporel puisque le catch excède le temps de chaque combat individuel : on a souvent souligné le caractère fictif du catch, le fait qu'il est une narration, avec des personnages, des histoires, mais ces *storylines* empruntent beaucoup à la forme du feuilleton, les combats se situent dans une diachronie fondamentale, et chaque nouvelle histoire constitue un épisode de l'histoire générale, la continuité étant rappelée notamment par l'ensemble des gimmicks. Le geste lui-même est excessif, non seulement emphatique, épique dans sa démesure, mais surtout, Barthes l'a bien dit, il ne vaut qu'en lui-même, il excède son résultat, il se prend lui-même pour objet, dans ce que Barthes a appelé une « amplification rhétorique ».

2 Pourtant, cet excès est en tension avec une caractéristique fondamentale du catch : celle d'occuper et d'explorer le cadre totalement borné d'une réalité préconstruite. Luc Boltanski peut nous aider à comprendre cette articulation, si l'on suit la distinction fondamentale qu'il fait, notamment à partir de *De la Critique*, entre la Réalité et le Monde. Par « Monde », il entend « tout ce qui arrive » en empruntant la formule à Wittgenstein,

et même tout ce qui est susceptible d'arriver (qui ressortit à l'immaîtrisable). A l'inverse, la Réalité désigne une « réalité construite, reposant sur des formats préétablis de façon à rendre l'action prévisible, et soutenus par les institutions »[2]. Contrairement à l'incommensurabilité du Monde, la Réalité repose sur une sélection et sur une organisation de certaines possibilités qu'offre ce Monde – et le propos sociologique de Boltanski consiste à défendre l'idée que les diverses instances de pouvoir voudraient précisément que l'on confonde la Réalité et le Monde, que cette organisation idéologique et stratégique et de la vie sociale soit perçue comme nécessaire et obligatoire.

3 Si l'on suit cette distinction de Boltanski, on peut donc reformuler le titre de Barthes : « Le monde où l'on catche » devient « La Réalité où l'on catche », puisqu'en effet, on le sait, non seulement le résultat des combats est prédéterminé, mais la chorégraphie se déroule selon une séquence de coups, et dans des formats, préétablis. Ce recours à Boltanski n'est pas seulement dialectique, il ne vise pas simplement à souligner le paradoxe « bornage contre excès ». En effet, ce qui rend le catch exceptionnel, c'est qu'il fait la démonstration éclatante de ce que cette Réalité n'est précisément pas le Monde. Malgré le *kayfabe*, le pacte de dissimulation des secrets du catch, depuis longtemps éventé, celui-ci est tout entier contenu dans l'idée que cette Réalité qu'il soumet au public est préconstruite : il ne cherche à duper personne, et en tout cas dans ses formes modernes, il met au contraire en spectacle cette préconstruction. Barthes disait du public du catch qu'il s'agissait d'un public très populaire, « composé en partie d'irréguliers ». A ce public massivement exclu des réseaux de la réussite sociale, le catch permet de faire opérer une distinction essentielle, transférable à la « vraie vie », dans cet autre ring impitoyable qu'est le néo-capitalisme moderne : la Réalité qu'on nous sert pour le Monde est une construction contingente, un artefact, une fiction dont il est primordial pour la survie du système, que l'on croit à la nécessité. Le catch célèbre donc cette distinction salutaire, et mime le monde, dans la tradition bien connue du *Theatrum Mundi* : toute Réalité, dans et hors le ring, est une histoire que l'on nous raconte.

4 Ainsi étudier le catch, c'est étudier en retour la mise en récit du monde et le dévoilement de ses coulisses. Objet réflexif et populaire, objet culturel de masse, phénomène transmédia, transnational et hybride, le catch se présente comme un objet d'étude séduisant et particulièrement riche pour les études culturelles. Il est pourtant banal de constater que sa popularité immense n'a pas engendré une attention critique et universitaire dans les mêmes proportions. A l'heure où les séries télévisées et les jeux vidéo ont su trouver leur place dans une université qui embrasse toutes leurs incarnations, le catch reste aussi invisible dans la sphère universitaire française, qu'il est omniprésent dans les industries culturelles. Cette situation n'est d'ailleurs pas exclusive à l'aire francophone, puisque bien qu'il ait reçu l'attention de personnalités aussi diverses que Henry Jenkins ou Angela Carter, le catch n'a pas fait ailleurs l'objet d'un travail qui en épuiserait les possibilités et les significations, au-delà de la trilogie masculinité, popularité et excès ; le recueil *Steel Chair the Head* constitue la tentative la plus complète dans ce domaine mais il est loin d'apporter des réponses à l'ensemble de questions que soulève le catch. L'incertitude ontologique du catch, son hybridité constituante, explique sans doute en partie ce désintérêt, puisqu'il s'agit là d'un objet échappant aux catégorisations traditionnelles, entre sport et industries créatives, entre performance et standardisation, entre imposition d'une norme nord-américaine et résistances locales.

5 La conséquence de cette invisibilité est bien sûr une absence de spécialistes attitrés dans l'aire francophone, absence que ce numéro contourne en faisant appel à un précurseur du

champ, Christophe Lamoureux, ainsi qu'à des spécialistes venus de la sphère anglo-saxonne. En sus de leur contribution, ce numéro rassemble des chercheurs qui ont investi le catch en en parcourant les pourtours pour en dessiner le périmètre. Cette focalisation sur les frontières du catch, sur les interfaces avec d'autres champs, inscrit dans la démarche de recherche l'hybridité constitutive du catch lui-même. Du théâtre au cinéma, des questions d'identités jusqu'à la photographie, et d'El Santo jusqu'à Mickey Rourke, les articles rassemblés ici témoignent donc d'une curiosité pluridisciplinaire et éclectique, allant de l'approche historique et transnationale au témoignage familial, des Etats-Unis au Mexique, de la performance des corps à leur transposition en jeu vidéo. Ces textes pris dans leur totalité disent la nécessité d'historiciser de localiser la notion de catch, pour enrichir le regard sur un phénomène que la distance initiale peut inciter à voir comme un phénomène global et anhistorique. Ils disent aussi la nécessité de continuer à explorer ce champ d'étude, pour qu'il soit possible à terme, d'oublier Barthes.

NOTES

1. Roland Barthes, « Le monde où l'on catche », in *Mythologies*, Paris : Seuil, p. 13.

2. Luc Boltanski, *De la Critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris : Gallimard « NRF Essais », p. 17.